

A man in a yellow rain suit stands in a foggy, empty theater. The scene is dimly lit, with a greenish-blue hue. The man is looking towards the camera with a somber expression. The theater seats are visible in the foreground, and a door is on the left side of the frame.

henrik ibsen
eric devanthéry.

UNE PRODUCTION UTOPIA & TO

L'Orangerie ouvre sa saison dans une atmosphère humide avec un classique d'Ibsen à la thématique étonnamment moderne, adapté avec panache par Eric Devanthy

Henrik Ibsen place le pouvoir en eaux troubles

JUDITH MARCHAL

Genève ▶ Le Théâtre de l'Orangerie aurait difficilement pu ouvrir sa saison sur des températures moins estivales. Alors qu'on se serait plutôt attendu à ce que la chaleur et le brouhaha des conversations accompagnent les habituels coassements de grenouilles, cette première soirée a plutôt fait place au froid et à l'humidité. Tant pis, l'ambiance du parc donnera donc un avant-goût de ce que le public s'apprête à découvrir dans la salle. Avec *Un Ennemi du peuple*, le directeur du théâtre Andrea Novicov choisit d'ouvrir ses portes dans l'atmosphère humide des bains thermaux infectés de la pièce d'Henrik Ibsen, que la scénographie met ici parfaitement à l'honneur.

Sombrer dans l'extrémisme

La distribution de couvertures à l'entrée donne le ton: la représentation s'annonce fraîche. Des gouttelettes d'eau tombent des canalisations pour aller s'écraser sur les cartons jonchés sur le sol du plateau. Les vitres donnant sur la terrasse sont embuées par la fausse brume et l'humidité ambiante. Au centre, des dizaines de chaises empilées finiront en un vaste tas désordonné et un meuble en bois cache bon nombre de bouteilles d'alcool. Parfaitement adéquate même si peu confortable sur le long terme, la scénographie de Julien Brun plonge instantanément dans l'ambiance glaciale du récit.

La vie du docteur Tomas Stockmann (Xavier Fernandez Cavada) prend une toute autre tournure lorsqu'il découvre que les eaux de la station thermale de sa ville sont contaminées et que l'établissement est entièrement insalubre. Soucieux de répandre la vérité et avec le soutien indéfectible de sa femme (Léonie Keller), Tomas décide de publier un rapport dans *Le Courrier du Peuple* en accord avec un journaliste (David Marchetto) et un imprimeur (Pierre Spuhler).

C'est sans compter sur l'intervention de sa sœur Petra (Rachel Gordy), également maire de la ville et présidente du conseil d'administration des bains, qui estime que la parution publique d'une telle information serait désastreuse pour l'économie de la ville. S'ensuit une bataille infinie entre les protagonistes vêtus d'habits de pluie, mêlant jeux de pouvoirs, trahisons et intérêts publics.



Parfaitement adéquate même si peu confortable sur le long terme, la scénographie de Julien Brun plonge instantanément dans l'ambiance glaciale du récit. MAGALI DOUGADOS

Une situation qui mènera doucement le protagoniste principal, pourtant parti de bonnes intentions, vers un élitisme autoritaire, remettant en cause le principe même de démocratie.

En plein dans l'actualité

La thématique de la pièce, bien qu'elle ait été créée il y a plus d'un siècle, frappe par sa résonance avec la situation sanitaire actuelle. Des débats animés opposant bien-être sanitaire et bénéfices économiques ne sont pas sans rappeler les sujets qui font quotidiennement la une depuis plusieurs mois. A la fois drôle et glaçant, on comprend qu'Ibsen lui-même ait eu du mal à choisir entre tragédie et comédie pour définir sa pièce.

Avec son adaptation d'*Un Ennemi du peuple*, Eric Devanthy met en scène les dérives de la société à travers une lecture

incontestablement moderne. Il propose une distribution qui convainc jusqu'au bout, sublimée par les apparitions plus

Devanthy met en scène les dérives de la société à travers une lecture incontestablement moderne

discrètes de Sven Devanthy, âgé d'une petite dizaine d'années, et de Pierre Banderet. Xavier Fernandez Cavada, qui avait déjà séduit dans *Juste la fin du monde*

en 2019, offre à nouveau un personnage flamboyant aux monologues puissants.

Heureux changement par rapport au texte d'origine, l'inversion de l'un des rôles principaux masculins pour celui d'une femme. Petra, le frère du Docteur Stockmann devient ici Petra, une femme de pouvoir remarquablement interprétée par Rachel Gordy. Si chez Ibsen les femmes n'ont que des rôles secondaires, la Compagnie Utopia en décide autrement pour sa version 2021, ce qui fait plaisir.

Si le public sortira de la salle quelque peu refroidi (au sens propre), il ne pourra que saluer la prestation de l'ensemble des comédiennes et comédiens, détrempeés après deux heures intenses sous l'eau. I

Jusqu'au 25 juillet, lu-ma, 19h, je 21h, me-sa-di 20h, Théâtre de l'Orangerie, 66B Quai Gustave Ador, Genève, www.theatreorangerie.ch



La Pépinière

Jardinez votre culture



Fabien Imhof

La chute d'un idéaliste

Le Théâtre de l'Orangerie ouvre sa saison estivale avec Un ennemi du peuple, d'Henrik Ibsen, une pièce au propos puissant et incroyablement moderne, bien qu'écrite en 1882. La mise en scène d'Eric Devanthéry et la performance des comédien·ne·s lui font magnifiquement honneur.

En entrant dans le théâtre, on est d'abord surpris : les gradins se dressent face aux vitres de la salle. Pas de noir, donc. Puis on observe la scénographie : un meuble bas et un empilement de chaises sont disposés sur une couche de cartons mouillés, de l'eau s'égoutte du plafond. Pourtant, dans la petite ville où se déroule l'histoire, Madame la Maire Petra Stockmann (Rachel Gordy) se targue de la modernité des bains thermaux qui attirent des curistes du monde entier. Bien vite, on comprend la raison de ce décor insalubre. Le Dr. Tomas Stockmann (Xavier Fernandez Cavada) reçoit le rapport qu'il avait demandé à des spécialistes d'une université et les résultats sont incontestables : l'eau est infestée de bactéries et autres saletés issues des usines en périphérie de la ville, d'où le nombre croissant de maladies contractés au sein de l'établissement. Un bras de fer va dès lors s'engager entre le médecin et les autorités de la ville au sujet de la véracité de ces rapports et de l'utilité d'effectuer les travaux nécessaires, au risque de mettre en péril la bonne santé financière de l'État. Et quand la presse, contre-pouvoir par excellence, s'en mêle, les choses prennent rapidement une ampleur difficile à rattraper...

La scénographie de Julien Brun a ceci d'intelligent qu'elle reflète non seulement l'état insalubre des bains thermaux, mais aussi l'âme des personnages. Pour mieux comprendre cela, il nous faut parler des costumes choisis par Valentine Savary. Si tous les protagonistes portent des cirés, les couleurs diffèrent selon les personnages. Petra et Hovstad, le journaliste (David Marchetto) sont vêtus de blanc, teinte que l'on pourrait associer à la pureté et à la sagesse (en apparence du moins), mais aussi au divin, symbole de puissance. À l'opposé, Morten Kill, le beau-père de Tomas et patron de la plus grande usine de la ville, est le seul personnage en noir. Doit-on y voir un rapport avec la mort ? Il y a sans aucun doute une part de cela., puisqu'il précipitera la chute du Dr. Stockmann. Il porte toutefois des bottes jaunes, comme Tomas, symbole de trahison. Voici peut-être une indication du fait qu'il n'est pas totalement coupable, puisque son père et son grand-père avant lui étaient à la tête de l'usine et sont sans aucun doute responsables eux aussi de la pollution de l'eau... On en vient alors à Tomas, personnage central de l'histoire, qui est en kaki. Comme un être à part, il se retrouve partagé entre tous les protagonistes qui gravitent autour de lui, entre ses convictions profondes et la relation qu'il entretient avec sa sœur. Pas surprenant dès lors que cette couleur kaki évoque à la fois la guerre, pour le combat qu'il mène, mais aussi l'équilibre (dans la symbolique des couleurs), équilibre qu'il cherche à défendre à tout prix pour le bien commun...

Un texte d'une incroyable modernité

Décidément pleine de surprises, cette pièce étonne par la modernité de son propos. Alors qu'elle a été écrite il y a plus de cent ans, *Un ennemi du peuple* semble décrire les archétypes de la société actuelle. Si la réalité est évidemment plus complexe, on pourrait résumer les événements par cette simple maxime : l'argent régit le monde. Il y a d'abord Petra, la Maire, qui fait tout pour étouffer l'affaire, les conséquences économiques du scandale sanitaire pouvant

être catastrophiques pour la ville. Elle n'hésitera pas à manipuler l'opinion publique pour qu'elle la soutienne, se rangeant ensuite derrière celle-ci pour défendre sa décision. Une manière de se dédouaner qui n'est pas sans rappeler certaines pratiques des politiques de nos jours... Les chaises disposées sur la scène semblent symboliser le peuple : d'abord empilées et bien en ordre, elles seront ensuite disposées à plat pour montrer l'assemblée qu'elles incarnent, avant d'être jetées en tas, rappelant les émeutes et autres débordements que le monologue du docteur, sur lequel nous reviendrons, causera. L'opinion publique, quant à elle, est portée par Aslaksen, imprimeur et représentant des petits propriétaires bourgeois, la majorité compacte. Lui qui prône la modération veut d'abord soutenir Tomas, avant de se raviser lorsqu'il comprend les conséquences pour son commerce. Les paroles de Jacques Dutronc dans *L'opportuniste* lui correspondent parfaitement : « Je ne sais faire qu'un seul geste, celui de retourner ma veste, toujours du bon côté. » Et c'est ce qu'il fait littéralement lors de l'assemblée convoquée par le Dr. Stockmann pour alerter le peuple sur la gravité de la situation. Outre l'effet comique provoqué par le retournement de la veste, le geste est aussi symptomatique de cette « modération » qu'Aslaksen défend : il est prêt à soutenir des idées qu'il juge bonnes, pour autant que cela ne l'affecte pas personnellement. Et que dire de Hovstad, le journaliste, qui se revendique libre et indépendant, mais se plie finalement aux manipulations des autorités en place. Le contre-pouvoir en est-il vraiment un ?

Pour autant, *Un ennemi du peuple* n'est pas une pièce démagogique. Il n'y a pas d'un côté les méchants capitalistes qui ne pensent qu'à l'argent et de l'autre les gentils idéalistes sauveurs de la population. Le Dr. Tomas Stockmann en est le parfait exemple. Archétype de l'idéaliste, il se laissera embarquer par ses idées, pour lesquelles il sera prêt à être lynché en public. Abandonné par tout le monde, sauf sa femme et son fils, il devient l'ennemi du peuple du titre de la pièce. Ses idéaux, auxquels il ne veut pas renoncer, le pousseront à des extrémités qu'on n'aurait pas attendu au départ. Plutôt que de s'attirer les faveurs du peuple qui s'est détourné de lui, il reniera toute forme de démocratie, en prônant que si la majorité décide, elle n'a pas pour autant raison et qu'on devrait plutôt laisser les élites intellectuelles, dont l'intelligence est supérieure, décider, comparaisons entre les races canines à l'appui... Le tout dans un monologue d'une puissance rare, incarné incroyablement par Xavier Fernandez Cavada, dont la performance est à couper le souffle. On pourrait le croire fou ; il a même certains traits du complotiste (le fait de détenir la vérité et de ne plus vouloir la partager, la populace n'étant pas capable de comprendre, la conviction que l'opinion publique s'est laissée embobinée par les mensonges des autorités...), et pourtant, ce qu'il dit est parfaitement sensé et appuyé par des rapports scientifiques. Mais Tomas s'est laissé dépasser par ses convictions, qu'il place au-dessus de tout le reste, aux dépens de l'avis des autres êtres humains. Voilà ce qui causera sa perte...

Un ennemi du peuple, c'est un petit bijou d'écriture signé Henrik Ibsen. La mise en scène d'Eric Devanthéry, l'humour grinçant qui s'en dégage tout le long, la scénographie de Julien Brun et la performance des comédien·ne·s se mettent au service de ce texte brillant, pour donner un des spectacles les plus marquants qu'il m'ait été donné de voir. Tout bonnement époustouflant.

Fabien Imhof



Titulaire d'un master en lettres, il est l'un des fondateurs de La Pépinière. Responsable des partenariats avec les théâtres, il vous fera voyager à travers les pièces et mises en scène des théâtres de la région.

A L'Orangerie, un justicier douché

SCÈNES De l'eau, de l'eau, de l'eau, dans notre ciel et sur le plateau du théâtre estival genevois. C'est ainsi qu'Eric Devanthéry résume l'état de pourriture de nos idéaux

MARIE-PIERRE GENECAND

La pluie dehors, la pluie dedans. Lorsque Julien Brun et Eric Devanthéry ont pensé le décor d'*Un Ennemi du peuple*, le scénographe et le metteur en scène étaient loin d'imaginer que cette mouillade magistrale ferait écho à notre météo. Jeudi dernier, soir de première au Théâtre d'été de l'Orangerie, le directeur Andrea Novicov s'est ironiquement félicité de lancer le «Festival d'automne».

Car, oui, pour le moment, l'été romand 2021 est pourri et les esprits sont chagrins. Un vague à l'âme qui va bien à Henrik Ibsen, auteur, en 1882, de cette pièce toujours actuelle qui raconte le combat entre intérêts supérieurs et intérêts immédiats. Elle se joue les pieds dans l'eau au théâtre genevois.

Vivre, c'est remplir son estomac ou sauver son âme? On peut faire les deux, mais mieux vaudrait choisir son camp. Aujourd'hui, par exemple, chacun sait l'urgence du péril écologique, mais, par confort, la majorité agit mollement.

Vivre, c'est remplir son estomac ou sauver son âme?

Le Norvégien Henrik Ibsen avait déjà identifié le phénomène à la fin du XIXe siècle. Dans *Un Ennemi du peuple*, un jeune médecin découvre que les bains thermaux qui assurent la prospérité de la ville sont pollués et demande leur assainissement. Le justicier devient l'ennemi à abattre, car le coût de cette opération ruinerait les institutions et la population.

Il y aurait pourtant une solution: les propriétaires et actionnaires desdits bains pourraient financer ces aménagements. Mais, soupirent Ibsen et Devanthéry, il faudrait pour cela que le monde de l'actionariat ait un cœur...

Ainsi, de justicier, le médecin devient vite un boulet et chacun lui tourne le dos. La curée commence avec son propre frère, le maire, – ici une mai-

resse (Rachel Gordy, sévère), qui minimise la gravité de l'épidémie. Le journaliste, ensuite, (David Marchetto, excellent en fourbe) qui voit d'abord dans le scandale une occasion de renverser le gouvernement et fait machine arrière quand il sent que la «majorité compacte», incarnée par l'imprimeur Aslaksen (Pierre Spuhler, formidablement élastique), ne le suivra pas. Katrine (puissante Léonie Keller) demande à son mari de «protéger sa famille plus que la liberté», tandis que son beau-père (Pierre Banderet), propriétaire de l'usine coupable, intime au jeune médecin de se taire.

C'est mal connaître Tomas Stockmann. Non seulement le justicier ne transige pas, mais il finit par comparer la pourriture des tuyaux à celle des politiciens et des habitants de la charmante cité. Dans la pièce, ce discours contempteur se déroule lors d'une assemblée citoyenne.

Le bûcher des vanités

En 2012, au Festival d'Avignon, le metteur en scène Thomas Ostermeier avait rendu cet échange réel. Au milieu du spectacle, les lumières s'étaient allumées et, sollicité, le public du festival s'était abondamment exprimé. A L'Orangerie, les spectateurs ne sont jamais directement interpellés.

Ce n'est pas faute, pourtant, d'être fixés pendant toute la représentation. Car, fidèle à son passé germanique, Eric Devanthéry demande à ses comédiens de jouer face au public, dans la plus pure tradition du théâtre épique de Bertolt Brecht. A ce jeu difficile de la déclamation, tous les comédiens n'atteignent pas le même résultat...

Peu importe, car il y a LE décor. Une scénographie impressionnante où des averses régulières inondent des dizaines de cartons posés au sol et les désagrègent en une boue poisseuse. Cent quarante chaises jouent aussi leur partition, distribuées en rangées avant d'être jetées pêle-mêle en bûcher des vanités avec une fureur qui fait peur.

Ibsen fait ça. Il pousse l'être humain dans de tels retranchements que la situation finit par exploser. Cela d'autant que de la matière pourrie, jaune et rouge, sort encore des tuyaux pour s'écraser lamentablement sur le sol. A L'Orangerie, le spectateur ressent dans ses os le côté souvent révoltant et inégal du débat social. ■

Un Ennemi du peuple, jusqu'au 25 juillet, Théâtre de l'Orangerie, Genève. theatreorangerie.ch

Théâtre

Les personnages d'Ibsen sonnent juste à l'Orangerie

«Un ennemi du peuple» date de 1882, mais sa modernité en impose dans la mise en scène d'Eric Devanthery. La première traduction de la pièce est due à un Genevois!

Benjamin Chaix

D'Henrik Ibsen on connaît mieux «Une maison de poupée» (1879) ou la magistrale «Hedda Gabler» (1891). Ces pièces norvégiennes ont fait le tour du monde et sont données toujours avec succès près d'un siècle et demi après leur création. «Un ennemi du peuple» date de 1882 et sa première représentation en français a eu lieu en 1893 à Paris. Donnée cet été au Théâtre de l'Orangerie (TO), cette comédie sociale, et sous certains aspects épique, affirme sa modernité.

Le metteur en scène Eric Devanthery et le scénographe Julien Brun ont installé le public dans le plus long mur de l'Orangerie, sur un gradin placé face aux verrières à travers lesquelles on devine le jardin. Cette disposition s'accorde avec la présence de la lumière du jour déclinant, composante bienvenue qui épargne au spectateur de passer, à 20 heures, des splendeurs d'un soir d'été à l'obscurité totale d'une salle de spectacle ordinaire. Le jour pénètre et avec lui de l'eau qui suinte des cintres.

Magistrate du XXI^e siècle

L'eau est un élément important dans «Un ennemi du peuple». C'est elle, ou plutôt ce qu'elle contient ou pas, qui jette la discorde dans la petite communauté réunie autour de la maire Petra Stockmann (Rachel Gordy). Ce personnage de femme maire d'une petite ville scandinave n'existe pas dans la distribution d'origine de la pièce. En 1882, Petra Stockmann était une maîtresse d'école, fille aînée du docteur détecteur de pollution. En en faisant une magistrate du XXI^e siècle, la mise en scène rajeunit la comédie.

L'eau, disons-nous, joue ici un rôle primordial, puisque la ville des Stockmann, Aslaksen



Les acteurs Léonie Keller, Sven Devanthery et Xavier Fernandez Cavada: la famille Stockmann. MAGALI DOUGADOS

et autre Hovstad, est une station thermale qui vit grâce aux curistes. Dès lors, le moindre soupçon sur la qualité du précieux liquide peut faire fuir la clientèle. Le médecin des bains, Tomas Stockman (Xavier Fernandez Cavada), a détecté dans les tuyaux la présence de matières organiques très dangereuses pour la santé, déversées en amont par une zone industrielle. Sa découverte va-t-elle éviter l'empoisonnement progressif des buveurs?

Grain de folie

Le personnage du docteur Stockmann est le grand rôle de la pièce. L'homme s' imagine que la ville le remerciera d'avoir fait analyser l'eau et d'avoir donné l'alerte sur sa dangerosité. Las! C'est le contraire qui se passe, les intérêts économiques prenant le dessus, même pour la presse incarnée par le journaliste Hovstad (David Marchetto), autant que pour les gens modestes représentés par l'imprimeur Aslaksen (Pierre Spuhler excellent)... Quant au beau-père de Stockmann, le vieux et riche Morten Kill (Pierre Banderet), il ne peut concevoir que quelque chose qu'on ne voit pas soit dangereux...

Le docteur, sa femme enceinte (Léonie Keller) et leur fils Eilif (Sven Devanthery) se retrouvent bien seuls face à la désapprobation générale. Xavier Fernandez Cavada brille par son intensité et le grain de folie qu'il met dans son jeu. Dans un décor qui prend l'eau de toutes parts et sur un sol de plus en plus boueux, le comédien hisse son plaidoyer sur un plan politique et même philosophique, donnant au message d'Ibsen toute sa force et son actualité.

«Un ennemi du peuple»

Au Théâtre de l'Orangerie jusqu'au 25 juillet. theatreorangerie.ch

Adolphe Chenevière, traducteur genevois d'Henrik Ibsen

Quand Henrik Ibsen meurt en 1917, son œuvre théâtrale est connue du public francophone grâce aux efforts des dirigeants du théâtre parisien de l'Œuvre, parmi lesquels le comédien Lugné-Poe (1869-1940). Ce dernier joue en 1893 dans la création française de «Un ennemi du peuple». L'un des traducteurs de la pièce, en collaboration avec C. Johansen, est un Genevois dont

peu de ses compatriotes se souviennent aujourd'hui. «La fortune littéraire de M. Adolphe Chenevière a été de la plus surprenante et de la plus consolante rapidité», lisait-on sous la plume d'un journaliste parisien dans «La Tribune de Genève» du 5 mai 1893. L'homme de lettres, qui n'avait pas encore 40 ans, vivait à Paris où ses contes et romans étaient chaleureuse-

ment accueillis. «Pour être complet, il convient d'ajouter qu'on doit à votre jeune concitoyen, la traduction, en collaboration avec M. Johansen, de deux des plus beaux drames de Henrik Ibsen, la «Dame de la mer» et «Un ennemi du peuple». [...] Il y a ceci d'assez particulier chez M. Adolphe Chenevière, qu'il est un club-man fort distingué et fort aimable, qu'il

adore les exercices physiques, et qu'à l'épée il est de force à se mesurer, comme on dit, avec les meilleures lames de la capitale.» Cet auteur à succès a vécu jusqu'en 1917, décédé à 62 ans à Bois-Caran, sa propriété de Collonge-Bellerive, raison pour laquelle on peut admirer son monument funéraire dans le cimetière de cette commune genevoise. **BCH**